

République démocratique du Congo

Guillaume Jan



« *Excusez-moi d'avance,
mais je risque de bouleverser un peu vos habitudes.* »

Aimé Césaire, *Une saison au Congo*

J'ai découvert le Congo par hasard. Du moins, je n'avais rien préparé de mon séjour quand j'y ai posé le pied pour la première fois. C'était au débarcadère de Kalemie, dans l'est du pays, un matin de janvier 2008. Cet hiver-là, j'avais eu la lubie de traverser l'Afrique en tongs, de droite à gauche, au départ de Zanzibar. En cours de route, plusieurs personnes m'avaient mis en garde : il serait compliqué, voire impossible, de voyager en République démocratique du Congo. Breton, tête donc, j'avais quand même voulu essayer, fendant la Tanzanie jusqu'à Kigoma, au bord du lac Tanganyika. De là, j'avais embarqué à bord d'un rafiot de commerce, cap sur le port de Kalemie en face. Deux ou trois douaniers étaient venus me cueillir, comme un beau fruit, sur la jetée fissurée. Ils avaient normalisé ma situation administrative avec beaucoup de bienveillance, quand j'y repense.

D'entrée de jeu, j'avais noté une atmosphère singulière, différente de celle de la Tanzanie. La population m'avait semblé plus énergique, peut-être désordonnée à mes yeux d'Européen mais dotée d'une débrouillardise à toute épreuve, d'un courage sans limites, d'un tropisme pour la fête et d'un prodigieux sens de l'humour ou plutôt de la dérision joyeuse. Malgré l'absence de route, j'avais réussi à gagner le fleuve Congo, d'où j'allais commencer ma longue descente jusqu'à Kinshasa, puis l'océan Atlantique — voyageant en pirogue, à moto, à vélo, à pied ou sur une barge transformée en arche de Noé.

C'est comme ça que je me suis laissé séduire par ce pays, pagayant à travers la jungle, guettant le cri des chimpanzés qui scrutaient notre progression dissimulés derrière les feuillages, m'extasiant devant le vol des perroquets rouge et gris, dormant sur la berge des villages riverains, y rencontrant toutes sortes de personnages hauts en couleur, contournant quelques rapides à l'arrière d'une moto qui tomberait en panne tous les 15 kilomètres, manœuvrée par un jeune enseignant fin connaisseur de Jean-Paul Sartre. À Kisangani, j'attendrais trois semaines pour que soient livrés 3 000 litres de mazout — puisque j'allais continuer mon équipée à bord d'une barge chargée de troncs d'arbres, de sacs de manioc, d'animaux de la brousse morts ou vifs et d'une palanquée d'humains. La cité cernée par la jungle m'avait enchanté là aussi, la vie m'y paraissant particulièrement douce, peut-être parce que la pénurie de fuel avait aboli tous les bruits de moteur. Le soir, j'écoutais le grelot des bicyclettes et le coassement des grenouilles, parfois quelques notes de

guitare échappées d'une ou deux baraques en planches, que l'on appelait des cabarets, situées dans le quartier des diamantaires — la transaction des pierres précieuses de la région s'y faisait dans des cabanes en planches également. Je dînais d'œufs durs assaisonnés au piment avec Belange, la jeune femme que j'avais rencontrée au cybercafé de la poste et que j'épouserai trois ans plus tard, au bord de la rivière Lukenie.

Tout m'émerveillait dans cette jungle primordiale, tout m'exaltait. Parfois, je me demandais si cette pétaudière ne m'aurait pas ensorcelé, par hasard. Ses fourrés truffés de mystères, où piaillaient des colonies d'oiseaux bigarrés, ses arbres de quarante mètres aux branches interminables, sur lesquelles s'entortillaient de robustes lianes équatoriales — comme dans les aventures de Tarzan. Ses aubes, qui se déployaient en une pléiade de pastels, et ses crépuscules, barbouillés par le vol des lucioles qui annonçaient le monde invisible de la nuit et des esprits.

Le temps s'effaçait pour laisser place aux sensations. Les villages semblaient isolés dans leur forteresse émeraude, mais ils étaient quand même reliés au monde par les embarcations qui leur fournissaient toute une quincaillerie chinoise — piles électriques, panneaux solaires, bassines en plastique —, par les émissions de radio écoutées à l'aube, et dont nous entendions les échos ricocher sur le fleuve depuis notre pirogue. Les riverains connaissaient ainsi les remaniements ministériels en France, la sélection des joueurs de foot en Espagne, le dernier tube d'une chanteuse colombienne, nous en

parlions aux veillées. J'avais été séduit par la capacité d'improvisation des Congolaises et des Congolais, par les trésors d'inventivité qu'ils savent mettre en pratique pour résoudre n'importe quelle difficulté, par le rapport original qu'ils entretiennent avec le moment présent — on emploie le même mot, *lobi*, pour dire hier ou demain en lingala, la question des distances est évaluée davantage au ressenti personnel qu'au kilométrage effectif. Et rien n'est borné comme en Europe, rien n'est rationnel.

☛ On emploie le même mot, *lobi*, pour dire hier ou demain en lingala. ☛

Je découvrais d'ailleurs, peu à peu, combien le Congo est un pays irrationnel, parfaitement irrationnel. Un jour, un entrepreneur indien installé à Kinshasa depuis quarante ans m'a déclaré : « La logique s'arrête là où commence le Congo. » On dit parfois

que ce surréalisme quotidien est un héritage laissé par les Belges, qui ont occupé le pays de 1885 à 1960 — les Wallons n'ont-ils pas compté parmi les pionniers de ce mouvement des années 1920, caractérisé par un fort goût pour l'absurde et la fantaisie, le burlesque et l'imaginaire, le hasard et la convivialité ? Ou est-ce leur connexion avec le peuple congolais qui leur a donné une longueur d'avance par rapport aux autres excentriques européens ?

La RDC n'est pas un paradis. Il existe mille raisons de se décourager des tracasseries qui rendent le quotidien si compliqué. On sait que le sous-sol est gorgé de ressources naturelles (pétrole, gaz, diamant, or, cuivre, cobalt, coltan, lithium, etc.), mais la population

compte parmi les plus pauvres de la planète. La moitié des Congolais vit sous le seuil de pauvreté, l'autre moitié n'est guère mieux lotie. Depuis l'indépendance, et même depuis les terribles débuts de la colonisation, les habitants n'ont jamais profité de ces richesses exceptionnelles. En revanche, ils subissent les effets indésirables de l'économie de l'extraction, la voracité des compagnies minières et les guerres de territoire que cela entraîne — avec leurs cortèges de morts, de mutilés, de femmes violées et de déplacés. Ils subissent la corruption des élites et leur absence de motivation pour investir dans les projets nationaux. L'agriculture, très peu soutenue par le pouvoir politique, ne permet plus de nourrir la population congolaise, et la notion de service public semble chaque année revue à la baisse. L'enseignement se délivre dans des classes trop petites, parfois sans tables et souvent sans matériel pédagogique. La vétusté des cliniques et dispensaires est en grande partie responsable du fort taux de mortalité (l'espérance de vie dépasse à peine 60 ans, selon la Banque mondiale). Les déchets ne sont pas ramassés dans les grandes villes : ils finissent dans les cours d'eau. Et l'eau des robinets n'est pas potable — de toute façon, les habitations sont rarement équipées de robinets.

Il n'y a plus guère de transports collectifs dans le pays, on cabote tant bien que mal sur le fleuve ou ses affluents, on roule à bord de taxis-brousse rafistolés quand les routes sont praticables (mais beaucoup de pistes sont tellement dégradées ou encombrées de végétation que seuls les piétons et les deux-roues peuvent les

emprunter), ou juchés sur des camions de marchandises surchargés. Si on n'a pas les moyens de prendre l'avion, on se déplace à moto. Si on n'a pas les moyens de payer l'essence, on circule à vélo, même au plus profond de la jungle. Ou à pied. À ce tarif, chaque déplacement est une aventure.

Beaucoup de Congolais compensent ces défaillances structurelles par une forme d'insouciance vis-à-vis des questions matérielles, un optimisme vaillant, je l'ai dit plus haut. Une capacité à tout relativiser, avec une force précieuse : celle d'afficher un admirable potentiel de résilience, dans un pays qui prend souvent la forme d'un rêve. Un rêve parfois merveilleux, parfois dramatique.

C'est que la réalité apparaîtrait distordue au Congo. Elle obéit à des règles, disons, différentes. Comme dans *Alice au pays des merveilles*. Au commencement, les frontières de cet État tout neuf ne sont qu'une ubuesque projection coloniale, elles sont tracées à distance, en fonction des richesses qu'elles pourraient potentiellement rapporter au souverain Léopold II. Dans son entreprise d'appropriation d'un territoire quatre-vingts fois plus grand que son royaume de Belgique, le roi griffonne un grand jardin sur son planisphère et impose ses règles à une mosaïque de peuples qui n'en demandaient pas tant. Et le grand jardin s'avère être un pays de cocagne, au sous-sol gorgé de matières premières, avec un climat relativement tempéré par l'exceptionnel couvert forestier, un bestiaire sensationnel (gorilles, chimpanzés, bonobos, okapis, léopards, éléphants de forêt, calaos, papillons multicolores...), des

terres irriguées par des milliers de rivières, des paysages propices à toutes les imaginations — ce décor de la profusion n'est-il pas celui du jardin d'Éden, n'est-il pas le premier berceau de l'humanité ?

Né d'une vue de l'esprit, le Congo reste une terre de chimères et d'allégories. Rien ne doit être pris au pied de la lettre, presque tout y est fiction. Depuis le rôle des fétiches, qui trouvent encore leur place malgré la percée sans nuance des religions modernes, jusqu'aux rêves de conquête spatiale, avec un nouveau projet de satellite envoyé en orbite à partir de matériaux de récupération, le pays fabrique ses utopies au quotidien. Sa faune bigarrée et sa flore démesurée ont marqué les premiers voyageurs, apportant une touche d'extraordinaire aux récits du journaliste-explorateur Henry Morton Stanley, lors de sa première descente du fleuve en 1876-1877, puis à ceux du capitaine-romancier Joseph Conrad qui écrira le magnétique *Cœur des ténèbres* quelques années plus tard — après sa propre remontée du fleuve à la barre du *Roi des Belges*.

Le Congo est le pays-continent où les Européens ont tenté de domestiquer zèbres et éléphants au début du xx^e siècle, celui des soldats maï-maï convaincus d'être invulnérables aux balles de kalachnikovs grâce à leurs grigris. Cette puissance de la créativité inspirera de nombreux artistes européens dès le début du xx^e siècle, des peintres de l'envergure de Pablo Picasso ou d'Henri Matisse, nous en reparlerons plus loin. Elle se retrouve dans la garde-robe des sapeurs, ces urbains

souvent désœuvrés qui s'inventent une vie de dandy en dépensant tout leur argent dans leur *accoutrement*, comme ils disent. Quitte à vivre dans un taudis.

Excessif et baroque, le Congo se réinvente en permanence. Et ce territoire mystérieux, vibrant, déroutant parfois, ne cesse de nourrir l'imaginaire mondial. Pôle majeur de la création artistique, le pays rayonne par ses productions musicales chatoyantes et son patrimoine de sculptures traditionnelles ou de peintures contemporaines — qui ont gagné une place de choix dans la création artistique de notre époque. Sa forêt, devenue le dernier grand puits de carbone terrestre devant les autres jungles de l'Amazonie, de l'Inde ou de l'Indonésie, compte encore des milliers d'espèces qui disparaîtront peut-être avant d'avoir été répertoriées. Elle accueille un bassin hydraulique abondant, alors que le reste de la planète tente de se prémunir contre les prochaines guerres de l'eau. Et chacune des matières premières exploitées dans le sous-sol s'est révélée nécessaire à l'accomplissement de l'idéal industriel mondial, depuis le caoutchouc des premiers fils du télégraphe jusqu'au cobalt des batteries des voitures électriques de demain.

Au cours de mon premier voyage, je rencontrais un groupe de Pygmées. Leur connaissance absolue de la forêt m'avait ému, leurs chants m'avaient bouleversé. Ce peuple de la forêt tente encore de maintenir, de plus en plus difficilement, son mode de vie nomade organisé autour de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Je retournais les voir en 2011, et c'est à cette occasion que

j'épousais Belange, de façon plutôt impromptue, j'en parlerai plus loin là aussi. Ce premier voyage à travers le Congo m'a fait rencontrer une magie au quotidien, une extension du possible, une détermination dans l'infortune, une inventivité sans limites que je n'ai pas fini d'explorer, quinze ans après. À la fin de cette première descente du fleuve, la barge m'avait débarqué à Kinshasa : je n'avais rien compris à ce tentaculaire monstre urbain. Mais peu à peu, en y retournant, en m'y perdant, en m'y ennuyant, en m'y exaltant, en rencontrant chaque fois de nouvelles personnes, j'ai appris à aimer ce que nous raconte cette cité unique, ce qu'elle nous suggère, ce qu'elle nous cache, ses vibrations et son mystère. Depuis ce premier voyage, le pays ne m'a jamais déçu.

C'est cet attachement à cette terre abracadabrantesque que je vais tenter de transmettre dans ce récit. Imaginons que nous sommes au comptoir d'un bistrot et que nous avons la nuit devant nous. Je classerai mes idées par thèmes, par chapitres, pour éviter de trop me disperser. Je replacerai les grands événements dans leur contexte historique, je glisserai les anecdotes qui me sont arrivées, je rejouerai les émotions qui m'ont embarqué. J'essaierai de partager l'esprit du lieu, il y aura de l'amour et de l'amitié, de l'agacement parfois, de la mélancolie, de l'inquiétude aussi. Pour commencer, jetons-nous voir dans le grand bazar de Kinshasa.



KINSHASA

La ville phénix

*« Avant d'engager l'histoire, j'aimerais préciser
qu'il est contre nature de s'ennuyer
à Kinshasa. C'est suspect. »*

Sinzo Aanza, *Que ta volonté soit Kin*

C'est l'aube, le ciel commence à peine à rosir et la mégapole déjà s'ébroue en dispersant mille sons singuliers. Sifflements joyeux des oiseaux équatoriaux, cocoricos d'une modeste basse-cour, seaux remplis à l'unique robinet commun pour la toilette, crachotements des postes de radio, prêche matinal du pasteur dans son église au coin de la rue, voisins qui s'interpellent. J'ai dormi dans cette parcelle de la commune de Barumbu, située entre la gare de Kinshasa et le grand marché. Douze cases en parpaings autour d'une cour encombrée de gravats, de lessives étendues et de sacs de charbon, douze cahutes minuscules dans lesquelles se serrent soixante occupants, parfois davantage. En tendant l'oreille, on distingue les autres bruits qui forment la rumeur de la ville. Une vendeuse de pain fait claquer un élastique sur

la bassine chargée de miches qu'elle porte en équilibre sur la tête et les *manucuristes* entrechoquent leurs pots de vernis à ongles pour signaler leur passage dans la rue. Les *cireurs* s'annoncent eux aussi en tapotant le dos de leurs brosses à reluire, ils travailleront toute la journée pour donner du lustre aux chaussures usées qu'on leur demandera de requinquer. À première vue, Kin¹ ressemble à une ville en perdition — mais on apprend vite que l'on n'a pas le droit d'y être mal attifé.

Comment dresser le portrait de cette ville toujours déconcertante ? En racontant une journée type qui me ferait traverser la ville — même si je n'ai jamais connu deux journées identiques dans cette capitale de la démesure ? En décrivant les minutes d'un trajet qui m'amènera d'un point A à un point B, en passant par un point C, tel un Ulysse en chemisette ? Chaque déplacement est une odyssée à Kinshasa. C'est parfois celle d'Homère, parfois celle de Joyce. Ce matin, j'ai une mission à accomplir : apporter à mon ami Rubens un jeu de cordes de guitare acheté en France. J'enjambe le filet d'eau noire du caniveau et m'enfonce dans les ruelles de sable gris.

Elles sont boueuses en saison des pluies, ces ruelles, et poussiéreuses en saison sèche. Jonchées d'objets disparates aussi. Clés cassées, boutons de chemise, capsules de bière, clous rouillés, éclats de verre, têtes d'ananas, lambeaux de pagne, sachets plastiques, plumes de canard, pelures de banane, os de poulet, j'ai tenté plusieurs fois

1. Le petit nom de Kinshasa.

de faire l'inventaire des détritiques qu'elles accueillent, je n'ai jamais réussi à pousser l'exercice, chaque fois distrait par mille autres choses. Je longe les murets rehaussés à la va-vite, au fur et à mesure que l'insécurité progressait — en même temps que l'accroissement démographique. Aménagée pour accueillir 400 000 personnes à l'époque coloniale, la capitale congolaise compte plus de 17 millions d'âmes en 2025 : la population y double tous les quinze ans. Après s'être étalée à la fin du ^{xx}^e siècle, sur 40 ou 50 kilomètres, la cité pousse en hauteur désormais, troquant ses mesures de plain-pied contre des immeubles au rabais, aux façades monstrueusement kitsch.

Le marché central n'a pas échappé à cette construction-nite, il vient d'être démolé pour être recomposé sur deux ou trois niveaux. Les travaux mettront plusieurs mois à aboutir, peut-être plusieurs années. En attendant, les commerçants dressent leurs étals dans les rues contiguës avec deux tréteaux et une planche sur laquelle ils disposent leurs articles en petits tas. Petits tas d'oignons, petits tas de tomates, petits tas de piments rouges que l'on appelle *pili-pili*. Les plus précaires posent leurs marchandises sur un carton retourné ou à même le sol, sur un pagne. Il faut savoir se débrouiller dans la capitale congolaise, trouver des solutions avec les moyens du bord, c'est-à-dire moins que rien. Mais le miracle qui rend cette ville si attachante, c'est que la population y parvient toujours.

Au carrefour suivant, une cuisinière en pagne fricasse des œufs sur un brasero. Je prends ma place sur l'unique banc, à côté de quelques autres lève-tôt, la femme me

verse un thé brûlant dans une tasse en plastique. Je suis le seul *mundele* (Blanc) mais elle n'est pas surprise, elle me connaît, je me suis déjà arrêté chez elle la semaine dernière. Quand mon tour arrive, elle fourre une portion d'omelette à la ciboulette dans une demi-baguette, ajoute du pili-pili et me dit en lingala qu'avec ça je serai calé pour la journée. Nous verrons bien. Elle me surnomme

l'écrivain et se désole que les Kinois ne lisent pas, ou pas assez. Il existe tout de même de grands amateurs de livres à Kinshasa, et de brillants auteurs — romanciers, dramaturges, slameurs, poètes qui bousculent la langue de façon virtuose. Mais ils ne sont guère encouragés. « Les Congolais sont plus à l'aise

**☞ Ici le meilleur
endroit pour
dissimuler un billet
de 100 dollars
c'est entre les pages
d'un livre. Là, tu es sûr
que personne ne
viendra le chercher. ☞**

pour parler, remarque la cheffe, qui me rappelle qu'ici le meilleur endroit pour dissimuler un billet de 100 dollars, c'est entre les pages d'un livre. Là, tu es sûr que personne ne viendra le chercher. »

Le tohu-bohu des moteurs et des coups de klaxon monte d'un cran dans les avenues goudronnées du centre-ville, des motos pétaradent sous nos nez. En dix ans, elles se sont imposées comme le moyen de transport le plus rapide de la capitale. Le plus dangereux aussi. On roule sans casque, à deux ou à trois serrés derrière le conducteur, on ferme les yeux quand il prend trop de libertés avec le code de la route ou les lois de la gravité.

Mais ces *wewas* divisent par quatre les temps de trajet, alors que le réseau routier est congestionné par les embouteillages quotidiens, par une chaussée trop abîmée ou un pont qui s'est écroulé la nuit dernière. Les jours de forte pluie, on leur préférera quand même les petits taxis jaunes ou les camionnettes réformées d'Europe, réaménagées en minibus avec quatre, voire cinq, rangées de planches étroites disposées en guise de bancs, pour maximiser le potentiel de passagers. Il faut se poster aux grands carrefours et guetter leurs passages, toujours aléatoires — les tarifs ne sont pas élevés mais on peut les attendre une heure. Pendant des années, il n'y avait plus aucun transport organisé par la ville. Les choses s'améliorent : on voit rouler les bus de la compagnie publique Transco ou les minivans de la compagnie Transkin, qui permettent d'entretenir l'espoir d'un développement dans les déplacements collectifs. Les Kinois les appellent Esprits de vie, par opposition aux précédentes camionnettes déglinguées qu'ils surnommaient Esprits de mort.

Passé le marché, changement d'ambiance à la Gombe (que l'on prononce Gombé), le quartier des affaires et des bureaux. La chaussée n'est pas vraiment meilleure, la pellicule de macadam est trouée et encombrée de sable gris ou de papiers gras, mais l'architecture est plus verticale. Façades à la chinoise, couvertes de faux marbre ou de clinquantes vitres bleutées, ronronnements démultipliés des machines à air conditionné et des groupes électrogènes, panneaux publicitaires plus ou moins fonctionnels. Il y a davantage de voitures, les épaves cabossées et rouillées côtoient des 4 × 4 climatisés. Certains trottoirs

— sièges de compagnies minières, bureaux administratifs, cabinets ministériels — sont arbitrairement privatisés et le piéton doit slalomer entre les véhicules qui les frôlent sans considération. À Kin, le code de la route est remplacé par la loi du plus fort : le camion l’emporte sur le pickup, le pickup sur la citadine, la citadine sur la moto. Le marcheur est la dernière roue du carrosse.

Le soleil s’est hissé au-dessus des toits, je serre la façade ombragée de l’hôtel Memling. Bâti en 1937, l’illustre cinq-étoiles est toujours un repère dans la capitale, même s’il n’est plus le seul établissement de standing. Il reste un lieu de rendez-vous pour la clientèle aisée, on y déjeune de plats gastronomiques, on boit un cocktail au bord de sa piscine, tout y est hors de prix mais tout fonctionne. Quand j’ai débarqué à Kinshasa pour la première fois, en 2008, on ne trouvait pas de guichets automatiques, seuls quelques établissements de luxe comme celui-ci délivraient du cash. Quinze ans après, la bancarisation avance à moyenne vitesse. En ville, les fonctionnaires et certains salariés commencent à être payés par virement (ce n’est pas encore le cas dans les provinces), la carte bleue se démocratise. Partout où il y a des banques, on peut retirer de l’argent en francs congolais ou en dollars américains — cette dernière monnaie, moins sujette à fluctuation, plus rassurante donc, est valable dans tout le pays. Mais les opérations de paiement se font tout aussi spontanément par téléphone portable aujourd’hui, les Congolais ont adopté cette alternative bien avant les Européens.



Cinq itinéraires

*« J'étais satisfait de la tournure que prenait le voyage,
aussi incertain et déraisonnable pouvait-il paraître
aux yeux de tous. »*

Virgile Charlot, *Tropique du Bayanda*

Bref aperçu de cinq destinations qui méritent d'être explorées — il pourrait y en avoir cent autres sur ce territoire vaste comme l'Europe occidentale. Avec des villes, des parcs naturels, de la montagne, de la forêt, des primates, de la savane et même de la mer. Pour information, on parle plutôt swahili à l'est, plutôt lingala à l'ouest et plutôt tshiluba au sud, mais la plupart des adultes se débrouillent en français, qui est la langue officielle du pays — celle qui est censée être comprise par tous, quelle que soit la langue maternelle. Théoriquement, la RDC est le premier pays francophone de la planète. Cet héritage colonial tend néanmoins à se gommer, les jeunes générations ne maîtrisant déjà plus le français aussi bien que leurs aînés.

Si voyager est souvent synonyme de tracasseries administratives, on a vu plus haut qu'il restait possible de les solutionner à moindres frais, à condition de rester souple, d'être patient et de garder son sens de l'humour. C'est une règle d'or. Comme partout, mais peut-être plus au Congo que dans d'autres pays, il est préférable de demander la permission aux gens que l'on photographie, pour éviter toute complication inutile. Dernière chose, certaines régions demeurent instables en termes de sécurité. Il est donc important de vous renseigner au préalable sur les zones que vous souhaitez arpenter, et de suivre les recommandations du moment.

Scannez le QR Code à chaque fin d'itinéraire et retrouvez la carte complète sur votre téléphone.

1 • Kinshasa

